

habilement composée, ni très exactement observée, ni très bien écrite. Elle semble pourtant n'avoir pas ennuyé. Une débutante, Mlle Renée Parny, s'y est révélée comédienne élégante, adroite et spirituelle. MM. Max Barbier, Jourda, Rablet, Leubas, Mmes Angèle Renard et Marie Patry ont joué très convenablement des rôles divers.

16 mars : Première représentation de **Pygmalion et Daphné**, pièce en un acte, en vers, de M. Gabriel Trarieux. — Il y a de bons vers dans l'acte de M. Gabriel Trarieux, qui, malheureusement, est peu scénique. C'est un poème dialogué plutôt qu'un drame, et je crois qu'il gagnera beaucoup à être lu. Mlle Page et M. Barbier ont bien dit les vers de M. Trarieux.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

L'Île du Rêve, pièce en trois actes, d'après le *Mariage de Loti* paroles de MM. A. Alexandre et Hartmann, musique de M. Reynaldo Hahn. — Concerts. — *Poésies mises en musique*, par Georges Flé. « *Mercur* de France ». — *L'âme enfantine*, par Marc Légrand. — Claude Terrasse : musique sur des poèmes de Franc-Nohain.

Seize ans ! L'âge des hardiesses, des projets chimériques, des chevauchées dans l'irréel à la conquête de l'Art, sans souci des haies ou des douves de la route ; l'âge où l'on croit encore au « bourgeois », et où l'on rêve de l'« épater » ! seize ans ! C'était l'âge de M. Reynaldo Hahn quand il écrivit la très sage partition de **l'Île du Rêve**, et c'est par cette sagesse même qu'il a manifesté sa juvénile audace.... Il est hardi en effet, pour un contemporain, de se contenter le plus souvent de deux ou trois successions d'accords qu'ont usées des générations de compositeurs, voire d'amateurs, de ne tirer de l'orchestre qu'un vague murmure piqueté à tout propos de quelques notes de harpe — d'employer avec persistance pendant trois actes le seul rythme binaire — et d'arrondir toutes ses périodes en un style chantant de romance, sans qu'une idée véritable se précise et parvienne à fixer l'attention. Qui, il est hardi de braver ainsi les musiciens, et aussi les snobs, cette moderne incarnation du « bourgeois » d'antan, alors que les uns et les autres (les autres à l'imitation des uns) demandent plus que jamais des harmonies neuves et expressives, un orchestre riche en timbres, polyphonique autant que polyrythmique, et par-dessus tout de la mélodie, infinie ou non, mais d'accent et de contours personnels. Il est presque téméraire enfin, lorsque tous réclament le drame lyrique, la *formule Wagner* de principes si larges que chacun s'y peut loger en conservant son individualité,

de produire une œuvre de théâtre qui n'est ni de psychologie ni d'action, et de ressusciter la *formule Massenet* déjà plus qu'à demi morte, juxtaposition de fragments menus et jolis, très petit Tout fait de Riens infimes. Mais il est des audaces auxquelles la fortune ne sourit pas.

Si, volontiers, M. Loti « s'écoute chanter », il a pu, à l'Opéra-Comique, se donner ce plaisir (et en toute justice j'imagine qu'il s'est reconnu une jolie voix, et qu'il a été satisfait de son « double » M. Clément). Comme Beaumarchais qui, voyageant en Allemagne, s'était vu lui-même sur la scène dans *Clavijo*, l'ex-officier de marine a trouvé là l'occasion assez rare d'assister à la représentation d'une phase de sa propre vie. Il s'est contemplé débarquant à Tahiti au milieu des légères Polynésiennes coiffées de rouges fleurs d'hibiscus (les grues d'Ibicus) : de sa baignoire il a entendu *Mabenu*, la *Rarabu* de son aventure, lui dire par la voix exquise de Mlle Guiraudon que ses plaisirs sont « le bain, surtout le bain.... » et il a assisté à la cérémonie où il reçoit de « Loti le nom suprême ». Puis il s'est regardé encore courant la campagne tropicale en costume léger, avec la petite sauvagesse qu'il abandonne ensuite pour revenir en France, où il doit échanger son caleçon d'indienne contre un plus solennel habit vert. Sans doute il s'est médiocrement amusé au second acte, quand il s'est vu rencontré par la Polynésienne que son frère l'année précédente avait quittée, ou quand il a entendu le sévère *Tairapa* psalmodier la Bible de façon *methodiste* ; les facéties d'un vieux Chinois l'ont certainement peu diverti « un Chinois ! quelle horreur ! » — et il n'a pu s'intéresser à la flirtation ultime d'un capitaine de frégate et d'une dame de la cour, couple non aperçu jusqu'alors, et qui apparaît à l'heure de l'escalier. Mais sans doute aussi il a éprouvé que dans le premier acte *Mabenu* babille avec lui non sans agrément, et que ses plaintes exhalées au moment de la séparation sont touchantes, comme aussi les consolations de la princesse *Oréna*. Car, au cours des pages qu'il écrit avec une facilité vraiment prodigieuse, M. Hahn fait parfois d'heureuses rencontres. Ajoutons que louablement, et en cela il est contradictoire avec de trop nombreux confrères, il se préoccupe de la juste prosodie. Ses qualités d'improvisateur l'entraînent trop souvent à une production hâtive et peu réfléchie (parmi ses innombrables mélodies il en est dont il dit lui-même qu'il n'a « pas mis un quart d'heure à les faire » ou peut s'en faut) ; mais à son âge on n'a pas encore choisi sa voie définitive, et lorsqu'il consentira à ne plus marcher la main dans la main de M. Massenet, ses dons de charme et de sensibilité porteront

une floraison plus personnelle, et ses audaces, il faut le souhaiter, seront de tout autre tendance.

§

CONCERTS. — Voici les grands concerts terminés, et sans doute va s'élever le chœur annuel des compositeurs dolents qui gémissent sur l'oubli de leurs œuvres dont, au début de la saison, peut-être on leur a fait espérer l'exécution problématique. Les derniers programmes n'en ont pas porté trace, et une fois de plus ils maudiront nos chefs d'orchestre. Avec justice, cependant, il faut reconnaître que, si quelques-uns cette année encore ont été singulièrement négligés, beaucoup ont eu la joie très enviée de contempler autour des colonnes Morris leurs noms affichés sur son fond rouge ou chamois. Ceux qui se sont vus en rouge sont ceux qu'a accueillis M. Colonne. Il en a reçus quelques-uns le dimanche, largement ; — d'autres ont pénétré chez lui seulement le jeudi, l'audience qu'il leur a accordée a été parfois de courte durée, quelques minutes à peine ; n'importe, ceux-là déjà sont des privilégiés qui auraient mauvaise grâce à se plaindre. — Quant aux autres, qui ont été de toutes les fêtes, dimanches et jeudis, ils sont rares parmi les vivants. Ce sont les arrivés ; leur situation est bien dangereuse, il ne faut pas souhaiter d'être trop tôt compositeur arrivé ! Quoi qu'il en soit, M. Colonne n'ayant pendant ce mois ouvert ses portes du dimanche à aucun nouveau, nous n'avons à parler aujourd'hui que de ceux auxquels il a offert l'hospitalité intime du jeudi, rue Blanche.

M. Perilhou y a fait entendre deux charmantes chansons anciennes, dont les paroles sont tellement lestes, dit-on, que, dût M. Huysmans être choqué de cette « syphilis de la décence », il a fallu les confier à l'expressif violoncelle de M. Baretta, plutôt qu'à un chanteur même à la prononciation peu distincte. Une agréable mélodie de M. Bachelet, *Chère nuit*, et une autre pleine de grâce et de distinction, *Villanelle triste*, de M. de Serres, furent ensuite interprétées par Mlle Leclerc avec beaucoup de charme, et si je ne puis émettre d'opinion sur le *Baiser* et sur *Bernadette*, j'ai le droit d'en remercier sincèrement l'excellente et courageuse (ceci pour le *Baiser* assez mal reçu) interprète, Mlle Eléonore Blanc.

Ceux qui se sont vus sur affiche couleur chamois sont MM. Tiersot et P. et L. Hillemacher, les élus de M. Chevillard (ces derniers plutôt de M. Mottl). De M. Tiersot nous avons entendu un poème symphonique, *Sir Halewyn*, qui, bien que couronné en un concours de musique pure, nécessite pour être intelligible un assez long programme. L'auteur

est, on le sait, le père adoptif des chansons populaires de tous les pays ; ici il en a recueilli une qui vient de Flandres, et lui confie un rôle important. Les autres idées qu'il lui a adjointes sont moins heureuses, mais un rythme de chevau-chée, et une instrumentation adroite, experte en combinaisons variées, trop variées parfois peut-être, ont séduit les auditeurs qui, par leurs applaudissements, ont paru ratifier pleinement le verdict du jury de Nancy. Ce n'est pas le public décidément qui casse les verdicts ! Car les mélomanes français réunis au Cirque d'Été ont ensuite approuvé aussi celui qu'avaient rendu en faveur du *Drac*, de MM. Hillema-cher, les mélomanes du théâtre de Carlsruhe. C'est là-bas en effet, dans le grand duché de Bade, que nos compatriotes obtinrent il y a deux ans une exécution de leur œuvre. incon- nue encore aujourd'hui à Paris. M. Mottl qui l'avait montée et Mme Mottl qui en avait été la principale interprète tin- rent à honneur de profiter de l'hospitalité qu'ils recevaient chez M. Chevillard pour en faire entendre un fragment. Malgré l'absence de la scène toujours si nécessaire quand il s'agit d'ouvrages sincèrement conçus pour le théâtre, la déli- cate distinction qui émane de ces quelques pages fut com- prise, et le succès unanime. Puis, autre hommage à un com-positeur français contemporain, Em. Chabrier, le programme du même concert contenait ensuite la *Bourrée fantasque*, diri- gée et orchestrée par M. Mottl avec une verve et un entrain dignes de l'auteur d'*Espana*. C'est un curieux morceau, de formes mélodiques et harmoniques absolument personnelles, qui, fort amusant déjà sous les doigts de M. Risler pour les- quels il a été écrit, a gagné encore en pittoresque imprévu, en drôlerie cocasse aux timbres dont l'a si adroitement agré- menté l'habile musicien chef-d'orchestre.

Telles sont les trois seules œuvres que les grands concerts nous ont révélées pendant le mois de mars. Quelques autres déjà connues les ont accompagnées sur les programmes : la *Symphonie sur un thème cœvenol* de M. d'Indy, cette fantaisie d'intense vitalité dont la sonorité orchestrale se rehausse de brillants traits de piano — et *Vénus et Adonis*, la scène mythologique de M. Xavier Leroux déjà applaudie l'an der- nier aux concerts de l'Opéra avec la même glorieuse inter- prète Mme Héglon. Les virtuoses non plus n'ont pas man- qué. A M. Thomson, le grand mais un peu froid violoniste qui a le tort d'aimer trop le bien ennuyeux concerto de Gold- mark, a succédé M. Van Dyck qui a retrouvé ses fidèles de Paris et de Bayreuth. Mais, M. Colonne, toujours soucieux d'exciter la légitime curiosité de la foule, nous réservait pour ses dernières séances, à défaut d'auteurs nouveaux, un grand Capellmeister inédit à Paris : M. Hans Richter. De son premier

programme fâcheusement éclectique et où la plus large place était réservée à la *symphonie pathétique* de Tchaïkowsky pour laquelle il professe une si singulière prédilection, je ne veux retenir que l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, dont il nous a donné une interprétation si musicale et si littéraire tout ensemble, faisant comprendre d'une manière frappante à la fois le sens des thèmes eux-mêmes, et le sens des nuances différentes qui les colorent. Mais, le Vendredi-Saint, il ne s'agit plus de littérature. D'abord, quelques fragments wagnériens, parmi lesquels la scène religieuse de *Parsifal* qui ne devrait jamais apparaître au concert où elle est privée de ses indispensables cortèges de chevaliers et d'enfants, de toutes les cérémonies liturgiques dont chœur et orchestre accompagnent les phases, et de l'intervention douloureuse d'Amfortas qui en rompt la monotonie ; puis la neuvième symphonie, cette œuvre colossale qui contient toute la musique, cet « Évangile » comme disait Gounod, nous apparut dans sa pure et rayonnante beauté. M. Richter ne cherche pas à innover, il ne s'évertue pas à découvrir quelque interprétation inconnue et ingénieuse. Ses mouvements ne s'écartent guère de ceux auxquels nous sommes accoutumés (sinon dans le récitatif des contrebasses, au finale, qu'il conduit rapidement) ; il se contente de conserver ceux qu'il a adoptés au début, ne permettant pas à ses instruments de « s'emballer », les obligeant dans le premier morceau, par exemple, à respecter cette mention *maestoso* par laquelle Beethoven a indiqué le caractère qu'il entendait donner à l'*allegro* : arrivant à la chaleur par l'intensité de l'expression et non par l'accélération. Avec une admirable probité, sans recherche d'effet, il obtient tout ce que l'auteur a écrit, sait voir ce qui doit « sortir », et nous le montre en toute lumière. C'est ainsi que, pour la première fois peut-être, à la variation de l'*adagio* où le cor descend dans les profondeurs de l'orchestre, nous avons entendu les instruments à cordes ne donner à leurs *pizzicati* que le rôle secondaire qui convient ; et, à la variation suivante, les violons alléger la délicate broderie à travers laquelle doit transparaître le thème confié à l'harmonie. Ajoutons que les musiciens, vraiment fanatisés par ce chef extraordinaire qui, sans le secours d'aucune partition, leur indique si précisément et avec des mouvements si sobres les moindres intentions de l'œuvre, se sont surpassés : et remercions les uns et les autres de nous avoir procuré une profonde et rare émotion.

§

Poésies mises en musique, par Georges Flé. — En un recueil de charmant aspect, M. Georges Flé a réuni des

mélodies qu'il a composées sur quelques nobles poèmes de Leconte de Lisle, Villiers de l'Isle-Adam, Théophile Gautier et Verlaine. M. Georges Flé a certainement le goût des éditions rares, et sait apprécier les beaux vers ; mais ses improvisations, de facture un peu rudimentaire et d'invention sans surprise, dénotent un simple penchant vers la musique plutôt qu'une étude approfondie des éléments de cet art.

L'âme enfantine. par Marc Legrand. — M. Marc Legrand persuadé, à l'exemple des frères des écoles chrétiennes, ces grands éducateurs populaires, que mieux que la lecture, le chant fixe dans les mémoires des images et des pensées, a rimé pour les enfants de petites chansons naïves et morales dont presque tous les compositeurs vivants ont écrit la musique. Ce sont de très simples mélodies, sans accompagnement, qu'ont signées MM. d'Indy, Massenet, Th. Dubois, Tiersot, Hahn, Le Borne, Hüe... Quelques-unes même sont d'authentiques lieds populaires, tel *Mon pays natal*, recueilli par Mme Colette Willy. Ce petit recueil, plein de variété, est appelé à un réel succès dans les écoles auxquelles il est destiné.

Poèmes de Franc-Nohain, mis en musique par Claude Terrasse. Par contre, ce n'est pas du tout pour les enfants que M. Claude Terrasse, en collaboration avec l'étonnant humoriste Franc Nohain, a écrit son *Paysage de neige*, sa *Complainte de M. Beneil*, ou sa *Berceuse obscène* ; non plus que ses *Chansons à la charcutière* où « Velas » va-t-en guerre sur un comique embryon de Marseillaise. Les enfants ne comprendraient pas. Les « grandes personnes » mêmes risquent un peu de se *décerveler*, comme il est chanté dans *Ubu-Roi*, en entendant ces modulations hétéroclites, ces tonalités volontairement heurtées, ces drôleries d'harmonie qui sont les principaux moyens comiques de M. Terrasse. N'importe, les enfants écartés, il est certain qu'avec ce recueil « il y a de quoi rire et s'amuser en société ».

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Gustave Moreau. — Sanguines et dessins de M. Anquetin. — L'Exposition à la galerie Vollard. — L'Atelier Cormon. — M. Daniel Vierge. — Jongkind. — Les Pastellistes. — Les XIX. — Les Indépendants — M. Muller. — Eaux fortes et lithographies originales. — M. Moncel. — Réouverture du Luxembourg. — Memento.

Un rare et grand artiste, bien qu'en possession des honneurs officiels, vient de mourir, inconnu à peu près, **Gustave Moreau**. A voir des photographies de ses œuvres, ou telle gravure (le *David*, par Bracquemond), l'esprit s'exalte et